TEMPERATURE

Du 24 octobre 1900.

[illegible] de E. & L. Claudel, Opticiens, No 143 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin...	74	23
Midi........	84	29
3 P. M......	82	28
6 P. M......	80	27

LE TRUST

ET LE

PARTI REPUBLICAIN

Comment, chez un peuple trafiquant dont personne ne conteste l'habileté exceptionnelle; comment, parmi une population d'hommes d'affaires extrêmement retors, le Trust, qui est maintenant, et pour longtemps encore peut-être, la véritable plaie du pays, la lèpre du Nouveau Monde, a-t-il pu se glisser dans les veines du corps social et y corrompre tellement le sang national que les plus savants docteurs en économie politique se déclarent presqu'impuissants à guérir le mal et, de découragement, sont prêts à abandonner la partie? C'est ce qu'il est difficile de concevoir. Il y a là un mystère d'iniquité qu'aucune clairvoyance humaine n'a encore pu éclaircir.

Notez que la toute-puissance du Trust ne date pas d'hier et n'est pas le fruit d'une surprise. Il y a longtemps que cette situation dure et que l'on a jeté le cri d'alarme.

Rien n'y a fait, ni les avertissements de quelques feuilles saines de la Presse ou les quelques bribes de lois bien timides que l'on avait bâclées à la hâte, et qui semblaient plutôt faites pour propager le mal que pour le guérir.

D'ailleurs, il n'y avait pas péril en la demeure. Le trust avait tout d'abord pris la forme de ce que l'on peut appeler le Millionnariat, puisqu'il s'est, depuis lors, érigé en système. Quelques individus ayant fait de brillantes affaires dans le cabotage et le trafic des rivières avaient, à des prix infimes, acheté de nombreux terrains, près de telle ville qui, suivant leurs calculs, devait prendre plus tard des proportions énormes. Le peuplement des terrains et la hausse se sont produits plus vite qu'ils ne s'y attendaient, et ils sont devenus du jour au lendemain des millionnaires. Rien de plus simple, rien de plus innocent, non même de plus digne d'encouragement. On les admirait, mais on les enviait et l'on cherchait à les imiter.

C'est alors qu'a commencé cette fameuse époque de la construction des chemins de fer qui a provoqué tant de monstrueuses spéculations, fait remuer tant de millions et permis d'improviser tant de gigantesques fortunes.

Ce fut comme une révélation pour les brasseurs d'affaires et spéculateurs, et il ont su bien vite en profiter; l'entreprise leur était facile. N'avaient-ils pas l'administration dans leur manche et les hauts fonctionnaires de l'Etat pouvaient-ils leur refuser quoique ce fût? Pourquoi le parti républicain, aux Etats-Unis, a-t-il toujours été le parti de la finance et de l'aristocratie, au Nord surtout? C'est ce qu'il est difficile d'expliquer; mais il a toujours été ainsi, depuis la fondation de la république.

Les faiseurs, les richards de tous les temps se sont raccrochés à lui pour en obtenir les faveurs politiques qu'ils convoitaient, en retour de l'appui financier qu'ils lui donnaient.

Cette union ne fit que se fortifier et se consolider avec le temps, sous l'œil du pays qui n'y faisait pas obstacle. A l'époque de ses débuts, le Trust était loin d'être mal vu; il a eu, au contraire, des jours de gloire et de popularité. Il a commencé par rendre de grands services. On lui doit l'essor extraordinaire des grandes industries qui a ébloui toute l'humanité. Ceux-là même qui l'attaquent aujourd'hui avec le plus d'acharnement, les travailleurs, par exemple, étaient alors ses plus fermes soutiens. C'était, d'ailleurs, une idée américaine; elle était dans tout l'éclat du succès et on la soutenait de bonne foi. On ne pouvait guère, alors, soupçonner les maux qu'elle devait engendrer par la suite: la concentration en quelques mains de tous les capitaux du pays; la suppression de la concurrence; le jeu terrible des hausses et des baisses factices créées subitement, indépendamment du mouvement réel des affaires et aux dépens des travailleurs; les réductions arbitraires de salaires; la mise en servage de millions d'hommes réduits à subir les conditions que leur imposait une poignée de patrons enrichis par leur labeur.

C'est dans cet excès de misère que nous sommes tombés, par suite de la politique aussi lâche que criminelle du parti républicain. Ne lui demandez pas d'en changer. Il en est absolument incapable. Il a les pieds et les poings liés par ce Trust dont il est l'esclave et qui fait de lui tout ce qu'il veut.

Il faut que le parti démocrate se rende nettement compte de la situation. Il n'y a pas de compromis possible avec les hommes du pouvoir. Ils ne s'appartiennent plus; ils sont les vassaux du trust qui est leur seul appui. Vous faut-il des promesses, des engagements? Ils vous en feront tant que vous voudrez, mais ils n'en tiendront aucune. La moindre concession à la liberté du commerce serait leur arrêt de mort. Le seul moyen de se débarrasser de la pieuvre du trust, c'est de jeter le républicanisme par dessus bord.

LES PROCES

DE LÈSE-MAJESTÉ

EN ALLEMAGNE

Il y a actuellement en Allemagne une recrudescence de procès de lèse-majesté. Le journaliste Maximilien Harden, rédacteur en chef de la revue la *Zukunft* [l'Avenir], confident ou affidé du prince Bismarck, du moins dans ses années de retraite forcée et d'opposition implacable, vient d'être condamné à six mois de forteresse par le tribunal de Berlin.

On apprend en même temps qu'une vraie pluie de condamnations pour le même motif vient de s'abattre sur la tête de pauvres gens, d'humbles délinquants que la rigueur maladroite de la justice désigne seule à l'attention publique. A Marbourg, c'est un commissionnaire des rues qui se voit attribuer six mois de prison pour outrage à l'impératrice. A Hambourg un ouvrier attrape cinq mois pour crime de lèse-majesté. A Beuthen, pour la même cause, un autre ouvrier fera un an de prison.

Enfin, à Dusseldorf—et c'est le bouquet—un sourd—muet est frappé de cinq mois de la même peine pour le même motif.

Il y a là une espèce d'épidémie judiciaire. Pas n'est besoin de cultiver, comme le docteur Quidde, l'auteur d'un Caligula célèbre et injuste, l'art de l'allusion classique pour se remémorer invinciblement les paroles vengeresses de Tacite sur l'abus des poursuites de lèse-majesté.

Les délateurs, que l'immortel historien a marqués au fer rouge, qu'il a en quelque sorte embaumés pour l'éternité, dans sa prose concise, nerveuse, brûlante, n'ont pas disparu avec les vils instruments de Séjan.

Il se rencontre des particuliers pour violer le secret des conversations privées, pour livrer un ami imprudent et confiant, pour révéler, dénaturer et dénoncer les confidences de l'intimité et les surprises de l'irritation.

Il se trouve des magistrats du ministère public pour poursuivre, pour croire servir l'Etat et son chef en vengeant sans cesse, contre des outrages souvent fictifs, la majesté du souverain, pour enlever aux justiciables les garanties élémentaires de la publicité, en demandant pour des procès de presse, ou tout au moins politiques, le huis clos que la loi n'a institué à titre d'exception jalousement gardée que pour la décence et le salut public.

Cet état de choses provoque les appréhensions et les critiques, non seulement des partis avancés qui ont, pour crier, la double et suffisante raison qu'ils sont plus exposés que quiconque et qu'ils font leur métier d'opposition, mais encore et surtout des modérés, des sages, des bons citoyens chez qui l'amour de l'ordre fait pendant à l'amour de la liberté et qui unissent dans leur cœur le loyalisme du sentiment monarchique à la fidélité aux institutions démocratiques.

C'est de ce côté que le procès Harden a soulevé les plus vives objections. On y trouve maladroit et de mauvais goût cet acharnement contre un publiciste qui fut, comme Busch et, à un degré plus élevé, comme Lothar Bucher, l'un des satellites de Bismarck, et que le crédit posthume de ce grand homme aurait dû mettre à l'abri des persécutions. On blâme le prononcé injustifiable du huis clos pour un de ces procès de presse qui exigent la plus large publicité.

Enfin, l'avis général, c'est qu'il est illogique d'interdire la critique des actes et des paroles de l'empereur, de la punir comme une offense quand de plus en plus l'empereur assume la totalité du pouvoir et affirme sa volonté souveraine.

Maximilien Harden avait pris pour thème le fameux discours où Guillaume II donna pour modèle à ses soldats en Chine Attila et ses Huns et où il avait assigné pour tâche à ceux-là mêmes à qui il venait de recommander d'être sans merci la propagation du christianisme en Extrême-Orient.

Cette harangue prêtait certes aux plus légitimes contradictions; mais le point que la presse modérée tient à mettre en lumière, c'est que l'empereur ne devrait pas, d'une part, exploiter au moyen de procès de lèse-majesté la fiction qui le relègue loin des orages dans la sphère inaccessible et sereine d'une irresponsabilité dont l'inaction est la condition, et, d'autre part, supprimer le contrôle de ministres responsables en gardant à lui seul le droit de tout vouloir, de tout dire et de tout faire.

Quelle garantie resterait-il à l'opinion si le pouvoir personnel se substituait entièrement au régime constitutionnel avec son jeu de rouage et de freins et si en même temps une magistrature docile entourait l'exercice de cette omnipotence individuelle de la protection due à l'irresponsabilité d'un souverain qui règne et ne gouverne pas?

Guillaume II a peut-être le droit de préférer le rôle actif d'un maître qui touche à tout au repos d'un monarque de parade; mais il ne saurait invoquer pour le premier les avantages qui servent de compensation au second. Ce serait jouer à ce jeu un peu léonin où l'on dit: "Pile, je gagne; face, tu perds."

Tel est le grave problème constitutionnel qu'ont soulevé le cas de M. Harden et celui de ses compagnons d'infortune.

Comment ils se font prendre.

Est-ce l'assassin de la rue Fontaine qu'on vient d'arrêter à la frontière espagnole? Nous ne tarderons pas à le savoir. Ce qui est certain, c'est que les cas sont nombreux de malfaiteurs qui n'ont dû qu'au hasard et à leur propre imprudence d'être appréhendés. Jugez-en par ces quelques exemples choisis parmi les assassins notoires:

Eyraud est à la Havane. Là, comme en France, comme partout, il n'est question que de son crime. Un jour qu'il se trouve chez un couturier, son compatriote, son regard tombe sur un journal illustré donnant le portrait du criminel:

—Il n'est pas ressemblant, s'écrie-t-il.

Pas ressemblant! Qu'en sait-il? Il connait donc l'assassin? Les personnes présentes le regardent, étonnées. Mais Eyraud s'aperçoit de son imprudence; il devine que le soupçon a pénétré dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; il veut se rattraper; il lâche un flot de paroles inconsidérées, puis, sentant qu'il se noie, il prend le parti de sortir.

Et, dans la rue, la première personne qu'il rencontre, c'est un nommé Gautier, qu'il a eu sous ses ordres, à Sèvres, dans une distillerie. Comment Gautier est-il à la Havane? On ne sait? Mais Eyraud se voit reconnu:

—Je vous en prie, ne me perdez pas!

Le premier soin de Gautier est d'appeler la police. Eyraud est pris.

Pour ce qui est de sa complice, on sait qu'elle vint d'elle-même, sur les conseils d'un M. G...., son ami, se livrer au préfet. Lorsqu'elle arriva boulevard du Palais, elle tomba sur le seul être qui n'y lisait pas les journaux et cet être, c'était le propre huissier de M. Lozé. A force de voir se confectionner près de lui la cuisine criminelle, cet homme ne lui trouvait plus la moindre saveur. Dédaigneux des feuilles publiques, lorsqu'il lui arrivait d'en acheter une, c'était pour courir aux devinettes, aux rébus de la quatrième page. Précisément, il était, lorsque vint Gabrielle Bompard, absorbé dans la recherche d'un mot en losange.

—Heïn? Quoi? Vous dites? hurla-t-il, furieux d'être dérangé: vous demandez le préfet? Mais il est sorti. Revenez demain matin, à dix heures.

En vain Gabrielle Bompard expliqua qu'elle avait commis un crime et qu'elle venait se livrer, insistant sur ce qu'elle était la fameuse Gabrielle de l'affaire Gouffé; l'huissier, comme l'on dit, ne voulut rien savoir, répétant toujours: "Demain matin.... dix heures....repasserez"......

Force fut à la complice de Eyraud de s'en aller pour revenir le lendemain; mais c'est miracle que dans l'intervalle quelqu'un, ou simplement la nuit, ne lui ait pas donné le conseil d'esquiver par la fuite les responsabilités terribles auxquelles elle venait s'offrir.

On sait comment Pranzini fut pris. Mais sait-on ce qui fit se porter sur lui les soupçons et comment, plus tard, on eut la preuve de son crime?

La police avait trouvé dans une coupe, sur la cheminée de Marie Regnault, un certain nombre de cartes de visite et l'idée lui était venue d'utiliser celles qui, par leur fraîcheur, semblaient les plus récentes. En convoquant les personnes dont elles portaient les noms, on espérait avoir quelques clartés sur les relations de la victime. Piste légère, mais rien n'est négligeable.

Pranzini, dont la carte avait été trouvée parmi les autres, fut convoqué sans que le moins du monde on le soupçonnât. Il serait venu, il aurait parlé au chef de la Sûreté, s'apitoyant sur "la pauvre femme et sa fin lamentable", insistant sur ce que ses relations avec elle avaient eu d'éphémère.... au point qu'il ne pouvait être à la justice d'aucun secours, et nul doute qu'on ne l'eût reconduit jusqu'à l'escalier, en s'excusant de l'avoir ainsi dérangé. Mais Pranzini ne vint pas; Pranzini, manquant de sang-froid, disparut de son domicile.... Cela sembla louche à ces messieurs du quai des Orfèvres.

A quelque temps de là, l'assassin fut arrêté pour avoir fait des largesses dans les quartiers mal famés de Marseille. Comme on le promenait à travers la ville, il arriva qu'on le conduisit vers un chalet de nécessité où l'on croyait qu'il avait jeté quelques-uns des bijoux dérobés. Il niait être venu là.

—Allons donc! dit la tenancière, je vous reconnais bien. Comment me tromperais-je? voilà quinze ans que je suis ici et vous êtes le premier client qui m'ayez donné dix sous de pourboire!

Soyez donc généreux!

Aubert, l'assassin du philatéliste, ne pouvait vivre sans avoir près de lui le cadavre de sa victime. Ce funèbre colis lui semblait le seul garant de sa sécurité, et c'est à force d'aller de gare en gare réclamer la malle contenant le corps qu'il finit par se faire pincer.

Prado eut la langue trop longue; une de ses amies à qui il avait confié ses assassinats le dénonça un jour qu'avec elle il était compromis dans une affaire de vol pour laquelle il ne risquait qu'un peu de prison.

Trop bavards aussi, les assassins de la veuve Kuhn, rue Bonaparte, Ribot et Jeantroux, qui racontèrent leur coup à deux agents de la Sûreté, qui s'étaient donnés à eux comme des *frères*.

Anastay commit la pire imprudence, lorsqu'il s'inscrivit sous son nom véritable dans l'hôtel où il descendit deux jours avant le crime. La police, plus tard, en fut avisée par le service des garnis et cela confirma les soupçons qu'elle avait déjà.

Geomay, au moment où il tuait la marchande de vin du boulevard Saint Germain, laissa tomber de sa capote une enveloppe de lettre qui permit de le retrouver.

Plus facile encore est le rôle de la police lorsque l'assassin vient se livrer de lui même. Nous avons vu tout à l'heure que parfois elle refusait de prendre livraison du coupable, nous pourrions citer d'autres cas aussi amusants que celui de Gabrielle Bompard. Ainsi, l'on a gardé, à la Sûreté, le souvenir d'un individu qui, ayant tué sa grand'mère à Thiberville, était venu à Paris où, au bout de quelques jours, il résolut de se constituer prisonnier. Mais auparavant, il fit choix d'un avocat, et ce fut avec lui qu'il se rendit chez le commissaire.

—Le patron est absent, répondit l'inspecteur, il ne sera là qu'à huit heures.

—Mais, monsieur est assassin.... insistait l'avocat dont c'était le premier client.

—Cela ne me regarde pas. Revenez quand le commissaire sera là.

L'inspecteur fut révoqué "pour impolitesse envers le public".

Et Ducret, l'assassin d'une concierge de la rue de Trévise! Il s'adresse à deux agents, dans le seizième arrondissement:

—Tu te moques de nous, lui est-il répondu; décampe, ou nous t'emballons.....

—Mais c'est ce que je demande.

—Allons, file! Et plus vite que ça....

Ducret s'avise d'un expédient. Il entrera dans un restaurant, s'y fera servir un plantureux repas et, comme il n'a pas d'argent, on l'arrêtera pour filouterie d'aliments. Mais le restaurateur réfléchit qu'il lui faudra aller au palais de Justice, perdre toute une journée...., Et il envoie Ducret se faire pendre ailleurs.

A ce moment, Ducret a une inspiration: il a lu dans les journaux qu'il y a ce soir-là, chez Lemardelay, un grand dîner offert à M. Gragnon et où seront les gros bonnets de la police. Il songe à y aller; mais bah! le recevra-t-on? Il a tellement la malechance qu'on est bien capable de l'écarter comme un trouble-fête.

Et Ducret, désespéré, erre à travers la ville, à la recherche d'un agent qui l'arrête. Ce n'est que le lendemain qu'il le trouve. Le récit de son odyssée, à l'audience, dérida les jurés; il y gagna d'éviter la peine capitale, de n'être condamné qu'à perpétuité.

Cornu, l'assassin de Lefèvre, marchand d'oiseaux à Joinville, vint de la frontière belge jusqu'à Paris pour se livrer. Et comme il voyageait à pied, il demandait à chaque étape l'hospitalité à la gendarmerie, par peur des malfaiteurs, disait il.

Les gendarmes n'avaient donc pas son signalement? Las! les signalements, on sait ce qu'en vaut l'aune.

M. Goron, qui a mille souvenirs dans son sac d'ancien chef de la Sûreté et tous plus passionnants les uns que les autres, me contait naguère la méprise cruelle qu'un signalement causa. Il s'agissait d'arrêter un individu ayant comme signes particuliers: l'orteil mutilé, des varices et une taie sur l'œil. Celui que l'on prit présentait ces trois conditions et avait avec la photographie du meurtrier recherché une ressemblance frappante.... Ce n'était pourtant pas lui, on dut le reconnaitre et le relâcher. Mais cela ne faisait pas son affaire, il vint à la Sûreté, faisant un tapage de tous les diables, et, ma foi, bien compréhensible.

M. Goron le laissa exhaler sa colère; puis lui demanda simplement la permission de mettre sous ses yeux la photographie du criminel, cause de l'erreur.

—Ah! celle-là, dit il, elle est forte!

C'était en effet la photographie d'un sosie. Vaincu par l'argument, convaincu que chacun y eût été pris, le monsieur cessa de récriminer, exigeant pour toute réparation que M. Goron vint dîner dans un petit café, où, le soir, avec quelques amis, il faisait sa manille et où l'on avait connu son arrestation d'un instant.

Mais si, avec un signalement exact, on est exposé à de pareils mécomptes, que serait-ce avec un signalement aussi vague que celui que l'on donne de l'assassin de la rue Fontaine? Seul, un blanchisseur a entrevu le jeune homme blond, l'instant d'une demi-minute. Et s'il l'a remarqué, c'est que ce jeune homme s'effaçait exagérément devant l'homme au panier pour le laisser passer, et celui ci s'est aussitôt souvenu du proverbe: "Trop poli pour être honnête...."

AMUSEMENTS.

Les "Rough Riders" de Buffalo Bill.

C'est ce matin qu'arrive à la Nouvelle-Orléans la troupe de "Rough Riders" du fameux colonel, et sans perdre de temps elle se préparera à la grande parade dans les rues fixée à deux heures de l'après-midi.

Cette parade des cavaliers de Buffalo Bill attirera certainement la foule comme aux beaux jours du carnaval.

Les brillants uniformes de toutes les nations formeront d'ailleurs un spectacle peu commun.

La première représentation aura lieu ce soir à huit heures au Parc Audubon, puis il y aura deux représentation par jour jusqu'à dimanche.

THEATRE "CRESCENT."

Les minstrels de A. G. Field n'ont rien perdu de leur popularité. Ils ont fait eux mêmes de grands progrès au point de vue du jeu et de la mise en scène.

Aussi tous les amateurs affluent-ils au Crescent. C'était, hier soir, représentation de gala et nombre de sociétés y assistaient. Field est d'ailleurs un des artistes les plus aimés que l'on ait vus à la Nouvelle-Orléans.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Dancing Girl" attire constamment la foule au Grand Opera, non seulement à cause de la valeur de la pièce, mais aussi et surtout à cause du talent qu'y déploient les principaux artistes de la troupe Baldwin-Melville.

On y admire beaucoup les costumes et la mise en scène. Il est vrai que le drame s'y prête considérablement.

THEATRE TULANE

La salle de Tulane était remarquablement bien remplie, hier, à la matinée donnée en l'honneur de Zaza et au profit de l'administration. La pièce est du plus haut intérêt en elle-même et elle est très bien interprétée par la troupe de M. Frohman.

MOTS POUR RIRE

M. de B.. disait hier, au cercle, d'une charmante femme qui fait de nombreuses charités:

—On ne peut pourtant pas dire qu'elle a le cœur sur la main: elle a pour cela le cœur trop grand et la main trop petite.

M. Prudhomme à son rejeton:

—Remarque, ô mon fils, la prévoyance de la nature, qui n'a pas voulu faire naître le kanguroo en Chine, parce qu'il serait infailliblement devenu .... boxeur!

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur donne une peau unie. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarets, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarets, —beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

12 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

PREMIÈRE PARTIE.

BOURREAU ET MARTYRE

XI

MARCHÉ INFAME.

Suite.

—Oui, mais la gamine? Voilà le "hic!" fit observer Achille. Surtout avec un gardien aussi peu commode.

Et il lorgnait le chien, un énorme molosse qui recommençait à grogner en montrant les dents.

—Il ne sera pas là, répliqua le baron.

—Tant mieux!

—Restez ici, je reviens dans une minute.

Emmenez le caniche, n'est-ce pas?

Théobald se dirigea vers la villa entraînant par le collier Fox qui s'en allait à regret et se retournait presque à chaque pas pour regarder Achille, en qui il flairait un ennemi.

Il est de fait que le buste du rôdeur, émergeant par dessus la muraille, ne présentait rien de rassurant.

Robertsau ne tarda pas à revenir, seul cette fois.

Il dit à Achille:

—Je ne puis vous donner ce soir la somme. Je n'ai pas à la maison l'argent nécessaire.

—Il n'y a rien de fait, dans ce cas

—Je ne saurais cependant aller à cette heure-ci demander des fonds à mon banquier de Mulhouse. Et je n'ai plus cent francs chez moi.

—Tant pis pour vous! Gaspard refusera de "travailler" si on "néclaire" pas. Donnant, donnant.... Et vous savez, une besogne comme celle-là mérite salaire, car on s'expose....

—Je ne dis pas, mais enfin...

—Il faut de l'intelligence, de la poigne.... et surtout de la discrétion.... N'est-ce pas, monsieur le procureur? ajouta ironiquement le saltimbanque en appuyant sur l'appellation.

Le magistrat frémit.... Il était trop avancé avec l'infâme coquin.

Au point où en était le marché, Théobald se sentait presque aussi compromis si Achille dévoilait le plan que si le rapt de l'enfant eût été consommé.

Il fallait à tout prix "museler" l'Asticot et s'attacher le concours de son compagnon.

Impossible de reculer.... Il était trop tard!....

Que faire cependant?.... Le baron disait vrai: il n'avait eu chez lui que deux mille cinq cents francs qu'il venait de verser à Achille, plus quelque monnaie....

Et il lui fallait vingt-cinq louis tout de suite!....

M. de Robertsau se sentait à la merci d'Achille....

Acculé, il cherchait le moyen de payer le drôle. La réussite du projet était à ce prix.

Tout à coup, il eut une pensée de délivrance. Il prit de nouveau son portefeuille, en tira un papier et le montra à l'Asticot.

—Tenez, dit il, ce papier-là, c'est de l'argent.

—Ça ne ressemble guère aux autres papiers bleus.

—C'est un chèque de cinq cents francs au porteur sur une banque de Carlsruhe, la maison Huméras, où j'ai un compte ouvert. Votre camarade pourra le toucher dès votre arrivée dans le grand duché de Bade.

Il lui tendit le papier.

—De cette façon, pensait le procureur, je suis sûr que mes gaillards ne s'attarderont point dans ces parages.

—Un chèque? interrogea l'Asticot avec une teinte de méfiance. C'est-y bon ça?

—Tout le monde vous dira que cela vaut un billet de banque. Du reste, quel intérêt aurais-je à vous tromper?

—C'est juste, monsieur le baron. Mais sûr, ce chiffon-là vaut cinq cents balles?

—Comme les billets que vous avez sur vous.

—Alors, merci, mon prince! fit l'Asticot en faisant disparaître le chèque dans sa poche.

Et il ajouta, en aparté:

—On verra ça demain, en plein jour. Si c'est louche, repos pour le moment!

—A demain donc, conclut Théobald, faisant mine de se retirer.

—J'ai encore un mot à vous dire, monsieur le baron.

—Quoi?

—Le paiement du surplus, des autres trois mille francs?

—Trois mille francs!

—Oui, deux mille cinq cents pour moi, et les derniers cinq cents de Gaspard?

—Je vous l'ai déjà expliqué. Vous y revenez encore?

—On aime bien être sûr des choses.

Le procureur haussa les épaules, impatient et, au fond, honteux de cette discussion pénible.

—Eh bien! je vous le répète, — et ici il se rapprocha d'Achille pour causer à voix basse, — je ferai le deuxième versement lorsque vous m'aurez apporté une pièce établissant, prouvant sans conteste que l'enfant a cessé de vivre.

—Un acte de décès?

—Oui, confirma sourdement Robertsau en baissant la tête.

—Mais, si vous refusez de payer à cette époque-là?

—Vous ai-je demandé, à présent que vous avez touché la moitié, si vous refuseriez d'agir?

C'était dit sur un ton tranchant qui ôta à l'Asticot toute velléité d'insister davantage. La logique incisive de Théobald l'interloqua complètement.

Il se contenta de répondre:

—Vous avez raison.... A demain donc, même heure.

—A demain!.... Et de la patience, n'est-ce pas?

—On en aura.

Il s'en alla dans la direction de la grande route, pendant que le procureur impérial rentrait à la Villa-Bonheur.

Villa-Bonheur!...... Ce joli nom, gravé au dessus de la porte en lettres d'or qui scintillaient sous un rayon de lune, parut cruellement ironique à Théobald.

Il se sentait ce boulet au pied: l'inquiétude et le remords, ombre du crime, grandissaient en lui maintenant qu'il allait se trouver seul en face de ses pensées.

Le baron passa une nuit blanche. Malgré sa cuirasse de froideur et d'astuce, il était écœuré de son ignoble marchandage avec Achille. Et il ne pouvait s'empêcher d'y revenir mentalement; cette obsession le poursuivait.

Robertsau restait sous l'impression du pacte infâme....

Il ne s'endormit qu'à l'aube, d'un lourd sommeil peuplé de mauvais rêves.

***

Tout en regagnant la roulotte, l'Asticot réfléchissait.

Il marchait lentement, serrant sur sa poitrine les précieux papiers.

Quelle aubaine! Trois mille francs! (Achille comptait bien conserver pour lui l'acompte demandé pour Gaspard ou lui en donner une fraction dérisoire pour acheter son concours) sans compter l'équivalent à toucher ultérieurement, le plus tôt possible, car la gosse ne ferait pas long feu.... Ça ne traînerait pas!

Au contact des bienheureux billets qu'il palpait à chaque instant dans sa poche, le saltimbanque devenait un autre homme. Il sentait son âme s'imprégner de satisfaction et de tolérance.

Non, il n'était plus le miséreux désirant le chambardement de la propriété et l'anéantissement du capital. Ses vieilles rancunes de crève de faim se fondaient à la chaleur bienfaisante de sa fortune subite....

Trois mille francs!.... Et bientôt autant encore!....

En caressant cette agréable perspective, Achille souriait mollement, tel un repu qui digère.... Ses férocités de brute exaspérée contre tous ceux qui possèdent s'atténuaient, se corrigeaient, se transformaient en un libéralisme social teinté de béatitude.

Ah! il ne claquerait plus des dents désormais dans sa course journalière à la becquée incertaine. Il avait du pain sur la planche.... C'était bien son tour, après avoir si souvent souffert de la fringale.

Il pourrait manger à sa faim, boire à sa soif et se payer un peu de bon temps. Il avait le droit de s'écrier avec une intonation renouvelée du Corrège:

—Moi aussi, je suis capitaliste!

Et, ma foi, il était tout disposé à prendre le rôle au sérieux....

Sa vénération conservatrice pour les écus avait l'ardeur de toutes les opinions nouvelles, et ce zèle de néophyte se renforçait d'un dédain aussi méprisant que défiant pour l'armée des sans-le-